Nicéas Chôniatès lecteur de lui-même : les mécanismes de l'emprunt interne dans l'œuvre d'un haut lettré byzantin

Stanislas Kuttner-Homs

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/kentron/509>

DOI : 10.4000/kentron.509

ISSN : 2264-1459

Éditeur

Presses universitaires de Caen

Édition imprimée

Date de publication : 1 octobre 2014

Pagination : 109-128

ISBN : 978-2-84133-506-0

ISSN : 0765-0590

Référence électronique

Stanislas Kuttner-Homs, « Nicéas Chôniatès lecteur de lui-même : les mécanismes de l'emprunt interne dans l'œuvre d'un haut lettré byzantin », *Kentron* [En ligne], 30 | 2014, mis en ligne le 19 décembre 2016, consulté le 16 novembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/kentron/509> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/kentron.509>

Kentron is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-NoDerivatives 3.0 International License.

NICÉTAS CHÔNIATÈS LECTEUR DE LUI-MÊME : LES MÉCANISMES DE L'EMPRUNT INTERNE DANS L'ŒUVRE D'UN HAUT LETTRÉ BYZANTIN¹

Nicétas Chôniatès, orateur de cour, épistolier, historien et théologien, est à lui seul le représentant archétypal de cette caste de lettrés qui formait la plus haute aristocratie de l'Empire byzantin. Né en 1155 et mort vers 1217, issu de la petite noblesse foncière d'Asie Mineure – il vient de Chônai, l'antique Colosse –, il montra assez tôt une aptitude suffisante pour la littérature et la rhétorique pour que son père le destine à une carrière dans l'administration centrale de l'Empire. Après des débuts comme sous-secrétaire impérial, il s'éleva jusqu'à parvenir au sommet des offices civils de l'Empire, en tant que Logothète des Secrets. Sa carrière prit brusquement fin avec l'accession d'Alexis V Doukas à la pourpre dans Constantinople assiégée par la Quatrième croisade. Après la prise de la ville, son exil à Nicée, où s'était réfugiée une grande partie de la puissance constantinopolitaine, ne lui offrira pas, comme en témoignent ses lettres², l'opportunité de retrouver un poste – vieux potentat dont personne ne semble avoir souhaité le retour aux affaires.

Toutefois les guerres, les croisades et les révoltes de palais ne l'ont pas empêché de composer une œuvre littéraire de « haut langage »³, qui peut faire songer le lecteur moderne à un mélange virtuose et étrange du vocabulaire de Huysmans, de la syntaxe de Mallarmé et du phrasé de Proust⁴. À l'exception du cas particulier de la *Panoplie*

-
1. La présente étude fut présentée le 5 avril 2013 dans le cadre du séminaire sur « L'emprunt : enjeux et modalités », animé par M^{mes} les Professeurs C. Jouanno et C. Jacquemard (Université de Caen, CRAHAM). L'auteur tient à remercier M^{me} Corinne Jouanno pour ses remarques et ses conseils, qui lui ont permis d'améliorer son travail tout au long de son élaboration, ainsi que MM. Charis Messis et Stefanos Efthymiadis pour leur relecture fine, précise et enrichissante des lignes qui vont suivre.
 2. Cf. Nicétas Chôniatès, *epist.* 5-6 ; 8-10 (Van Dieten 1972, 204-215). Pour toutes les œuvres de Nicétas Chôniatès, les traductions sont nôtres, exceptée celle du *De signis*, dont nous partageons la paternité avec Audren Le Coz, en vue d'une publication commentée du texte.
 3. Voir Auerbach 2004 ; Ševčenko 1981 ; Norden 1986.
 4. Pour un aperçu fidèle et illustré du style de Nicétas, voir Efthymiadis 2009 a, notamment 54-56.

*dogmatique*⁵, son œuvre de théologie, qui est un décalque de la *Panoplie* d'Euthyme Zigabène, théologien des XI^e-XII^e siècles⁶, l'œuvre de Nicétas offre, pour ainsi dire en mouvement, les grands principes esthétiques de la littérature de l'âge comnène.

Aussi le postulat de départ de cette étude sera que l'autoréférence constitue un des principes esthétiques de cette littérature. Comme son nom l'indique, l'autoréférence est la capacité d'un système – en l'occurrence les œuvres littéraires grecques médiévales – à faire référence à ce système lui-même. Sous ce concept, issu des mathématiques fondamentales⁷ et de la linguistique post-jakobsonienne⁸, semble pouvoir être subsumé un ensemble de processus spéculaires et d'enchâssement aujourd'hui distincts, tels que la fonction métalinguistique de Jakobson⁹, l'autotélisme propre à la fonction poétique du langage¹⁰, ou, plus généralement, la référence à soi en tant qu'auteur, la référence à soi en tant qu'homme, la référence du texte à lui-même en tant qu'il est texte ou en tant qu'il appartient à un genre en particulier¹¹.

Parmi cet ensemble de processus autoréférentiels, l'emprunt interne ou auto-citation – le fait qu'un auteur puisse emprunter à soi-même, c'est-à-dire à son propre corpus, des passages plus ou moins longs d'écrits antérieurs pour les placer dans des écrits plus récents¹² – mérite une attention particulière, car le procédé ne semble pas aussi délibéré dans la poétique byzantine qu'on pourrait *a priori* le supposer.

-
5. L'édition de Migne (PG 139-140) a été expurgée des livres 21 et 22, dirigés contre les Latins. Il y manque par ailleurs le texte grec du prologue, que l'on trouvera dans Van Dieten 1970, 56-59.
 6. Éd. Migne 1887, PG 130.
 7. Si le concept naît avec la crise des mathématiques fondamentales au tournant des XIX^e-XX^e siècles, il semble bien devoir être attribué à Bertrand Russell, dont les paradoxes logiques viennent mettre à mal la théorie des ensembles telle qu'elle a été élaborée par Georg Cantor et axiomisée par Peano et Dedekind. Si les *Principia Mathematica* de White et Russell interdisent, en arithmétique, toute « *reflexive fallacy* », le terme « autoréférence » n'apparaît dans le vocabulaire de Russell qu'en 1959, dans *My Philosophical Development*, sous la forme « *self-reference* ».
 8. Roman Jakobson emploie dans ses essais, et notamment la conférence de 1956 sur les fonctions du langage, le terme « métalangage », qu'il emprunte au mathématicien et logicien Alfred Tarski via les écrits du linguiste Rudolf Carnap. Le terme « autoréférence » ne parvient dans le champ des études linguistiques françaises qu'en 1977, avec l'essai *Fonctions poétiques* d'Anne-Marie Pelletier, qui parle de « sui-référentialité ».
 9. Voir Jakobson 2003, 209-248 [218].
 10. Voir Jakobson 2003, 218.
 11. Par exemple, l'*Histoire* de Nicétas Chóniatès commence par « Les Histoires, ainsi donc, sont un bien à tous utile » : cf. Nic. Ch., *Hist.* 1, 5 (Van Dieten 1975 a). Les différents processus que nous nommons, et que nous subsumons sous le concept d'autoréférence, ont à voir avec le caractère spéculaire de l'œuvre littéraire ou « mise en abyme », tel qu'il est analysé par Dällenbach 1977.
 12. Voir Limat-Letellier & Miguet-Ollagnier 1998, 27 : l'intratextualité est le fait qu'un écrivain « réutilise un motif, un fragment du texte qu'il rédige ou quand son projet rédactionnel est mis en rapport avec une ou plusieurs œuvres antérieures (auto-références, auto-citations) ».

Cette question d'intratextualité¹³ a déjà fait l'objet d'études de la part des linguistes contemporains, notamment J.M. Lopez Muñoz¹⁴ ou F. Rakotonoelina¹⁵. Mais le premier, en se concentrant sur le français oral de communication courante, comme le second, en analysant l'autocitation dans les articles scientifiques, ne paraissent pas avoir tiré, sur les enjeux de ce phénomène, des conclusions qui puissent intéresser l'étude de la littérature. Dans le cas de la philologie classique, G. Tronchet, à partir d'une étude du XIX^e siècle¹⁶ sur le même sujet, a abordé dans un article la question de l'*imitatio sui* dans les poèmes d'Ovide¹⁷ : ses conclusions majeures étant qu'Ovide recourt à ce procédé dans un but politique – que Tronchet paraît bien en peine d'identifier – et dans un but poétique, à l'appui duquel l'autotélisme de Jakobson et l'« organiser tout le possible du langage » de Valéry sont convoqués¹⁸. Plus proche de l'époque de Nicétas Chôniatès, l'œuvre de l'empereur Manuel II Paléologue, lequel régnait de 1391 à 1425, paraît être un bon champ d'investigation, car dans deux opuscules de datation assez proche, le recours à l'emprunt interne comme procédé de composition est manifeste. En effet, dans une lettre écrite entre 1406 et 1408¹⁹, que Manuel Paléologue adresse à son ancien précepteur pour le convaincre de quitter le séjour de Thessalonique et venir passer quelques mois à Constantinople, l'auteur compose une *ekphrasis* du printemps en manière d'argument²⁰. L'histoire ne dit pas si le vieux précepteur s'est laissé convaincre par ce délicat tableau d'abeilles en vol dans la lumière du soleil, mais sans doute ne lui avait-il pas échappé que son pupille avait, quelques années plus tôt, au cours d'un séjour à Paris, entre 1401 et 1402, écrit une *ekphrasis* d'une tapisserie brodée des charmes du printemps²¹. Ce jeu automimétique et autoréférentiel est redoublé d'une dimension qui nous intéressera directement pour la présente étude, à savoir que cette *ekphrasis* du printemps cite une homélie de Grégoire de Nazianze²² citant une métaphore homérique²³, faisant ainsi, par un jeu d'enchaînements, de l'autoréférence une référence de référence.

13. L'intratextualité, quoique déjà présente dans les essais de Jean Ricardou ou Gérard Genette, ne reçoit jamais ce nom, ces deux poéticiens préférant y voir un ou des processus d'intertextualité : cf. Ricardou 1975 ; Genette 1982. Le premier à y recourir semble être Fitch 1983.

14. Voir Lopez Muñoz 2006.

15. Voir Rakotonoelina 2006.

16. Voir Lüneburg 1888.

17. Voir Tronchet 2003.

18. Voir Tronchet 2003, 52 sq.

19. Manuel Paléologue, *Lettres*, 45 (Dennis 1977, 122-135).

20. *Ibid.* (Dennis 1977, 131, l. 161-208).

21. Voir Davis 2003, 415.

22. Cf. Grégoire de Nazianze, *Discours* 44, « *In Novam Dominicam* » (Migne 1887, PG 36, col. 617^c-620^b). Parenté possible aussi avec les *Progymnasmata* de Libanios (Förster 1915, vol. 8, 479-482).

23. Cf. Homère, *Il.* 2, 87-90.

Cet enchâssement des niveaux d'emprunts littéraires est, à notre sens, un trait esthétique de la littérature byzantine, et, de manière vertigineuse, il n'est pas sans pertinence de supposer que l'auditoire d'un Manuel Paléologue ou d'un Nicéas Chôniatès ait entendu, ait compris, en même temps, toutes les allusions. Aussi la première question au sujet de l'emprunt à soi-même est-elle une question de communication, car, s'il n'est pas possible de trancher le problème de l'emprunt comme rappel à l'auditoire des « victoires », des moments de succès littéraires de l'auteur, il n'en est pas moins pertinent de supposer là un double effet sur le public : le nouvel auditoire apprécie la valeur esthétique de la phrase ou de l'image, tandis que l'auditoire averti apprécie le *share knowledge*, voire l'*inside joke* de l'autocitation. Étant donné le manque de documentation sur les conditions de lecture publique de Nicéas dans les *theatra* aristocratiques de l'œuvre, il est difficile de répondre. Mais, à notre sens, un tel phénomène signale de manière certaine une esthétique de la répétition²⁴ à l'œuvre dans les textes grecs médiévaux.

Et de fait, une telle esthétique, plutôt qu'à la question des *topoi*, que retient généralement en manière de conclusion l'herméneutique classique face à la question de l'emprunt dans les textes anciens, pourrait renvoyer à celle, plus féconde, de la grande maîtrise et de l'excellente connaissance du corpus classique qu'ont les hommes de lettres byzantins en général, et Nicéas Chôniatès en particulier, en supposant, à la suite d'A. Kazhdan, qu'à Byzance, la citation, la référence et l'emprunt ne sont jamais mécaniques, mais toujours faits à dessein²⁵. Par exemple, M. Steinrück, dans son ouvrage sur l'historien du IV^e siècle Eunape de Sardes, rapporte une anecdote éclairante à ce sujet²⁶. Un certain Ablabios s'était retiré des affaires de la cour, au temps de l'empereur Constance, successeur de Constantin le Grand, dans une forteresse où il attendait, du fait qu'il avait exercé les plus hautes fonctions auprès de Constantin, d'être d'un jour à l'autre proclamé empereur par les armées. Constance, afin de supprimer ce haut fonctionnaire dangereux, lui envoie des émissaires qui, en se présentant à lui, mettent un genou à terre, comme le font les soldats devant le maître de l'Empire. Ablabios entrouvre les portes de la forteresse et demande à voir la pourpre, qui serait la confirmation de leur ambassade ; les émissaires disent qu'ils ne l'ont pas sur eux, mais que leurs suivants la tiennent toute prête. Devenu fier, nous dit le texte, Ablabios, ouvrant les portes de la forteresse, les convoque

24. Nous ne croyons pas que ce soit la rareté ou la nouveauté d'un mot, d'un rythme, d'une métaphore qui plaisait au public grec médiéval, mais bien la répétition, de manière significative et, donc, signifiante, d'un même élément. Il suffit pour s'en convaincre de se rappeler que la civilisation médiévale est une civilisation de l'analogie : pour que quelque chose soit « accepté » par le public, il faut qu'il ait déjà existé.

25. Voir Kazhdan 1995, 1 sq.

26. Eunape de Sardes, *Vies des philosophes et sophistes*, 6, 3, 11-13. Pour l'analyse que nous suivons, voir Steinrück 2004, 45-47.

à l'intérieur (ὁ μὲν ἐκείνους ἐκάλει μέγα φρονῶν καὶ τῇ γνώμῃ διηρμένος)²⁷; les suivants de l'escorte ôtent leurs manteaux de voyage, qui révèlent des soldats armés de l'empereur. Ils tuent Ablabios et, selon les mots du texte, « jettent sur lui la mort pourpre ». Cette « mort pourpre » est tirée de l'*Illiade*, 5, 83, passage où la mort est « de pourpre », πορφύρεος, et non, comme à l'accoutumée, κυάνεος, « bleu sombre ». Bien entendu, ce jeu de référence consiste pour Eunape de Sardes à dire que la pourpre est venue à Ablabios, mais par une voie détournée. Toutefois, cela ne serait pas suffisant pour comprendre la référence à Homère : à la lecture du passage de l'épopée où se trouve l'expression « mort pourpre », il est aisé de se rendre compte que le jeu intertextuel est un véritable jeu d'échos, car Homère décrit le massacre au combat d'Hypsénor par Euryple (Εὐρύπυλος δ'Εὐαιμονίδης Ὑψηνορα δῖον / [...] τὸν δὲ κατ' ὅσσε / ἔλλαβε πορφύρεος θάνατος καὶ μοῖρα κραταιή)²⁸, c'est-à-dire du « Fier » par « Grandes portes ». Le jeu est donc pour Eunape de déployer tout un réseau de références textuelles et narratives à partir d'une seule expression qui trahit, sous l'aspect d'une anecdote sans même un commentaire de l'historien pour livrer son sentiment, sa méthode historiographique : celle d'un récit dont le message véritable est caché dans la référence.

Bien entendu un auteur byzantin, parce qu'il s'adresse toujours à ses pairs en culture et en instruction, peut se permettre toutes les allusions, les références et les jeux de mots. Mais plus qu'un jeu, ce trait formel des textes byzantins semble bien être la manifestation d'un formatage du discours à des siècles d'Empire. Il est, de fait, aisément imaginable que la pléthore des références mythographiques, la multiplicité des emprunts aux auteurs passés et le recours, pour ainsi dire, quasi mécanique à l'*auctoritas* des Anciens sont pour le lettré d'époque impériale et, *a fortiori*, pour le lettré byzantin de bons moyens de faire passer à son auditoire un message caché sans s'attirer les foudres du pouvoir²⁹. L'exemple d'Eunape nous montre ainsi que l'historien trouve dans le poème homérique une préfiguration mythique de l'épisode historique d'Ablabios : il semble bien que, pour Eunape, le fait brut (tendre la pourpre et donner la mort) ne soit pas suffisant à lui seul ; l'événement historique ne se peut comprendre que dans des paramètres plus vastes (le poème homérique), qui agissent, à la fois, comme son origine et comme sa conclusion.

Aussi, poser la question des enjeux de l'emprunt interne dans l'œuvre de Nicétas Chôniatès requiert de partir du postulat que, douze siècles après le Principat, l'exigence du discours figuré³⁰, du fait de six siècles supplémentaires d'Empire, n'en

27. Cf. Eunape de Sardes, 6, 3, 13.

28. Cf. Homère, *Il.* 5, 76 ; 82-83.

29. Voir Kaldellis 2004, 38-44 ; 142-149.

30. Nous entendons par « discours figuré » tout discours dont le but poursuivi n'est pas le but avoué. Pour sa place dans la théorie rhétorique ancienne, voir Chiron 2003 a ; Chiron 2003 b ; Pernot 2008.

est que plus forte. En centrant cette étude sur un des personnages clefs de l'univers homérique, Hélène de Troie, et sur le réseau d'épithètes que lui attache Nicétas Chôniatès, cette étude cherchera à analyser les mécanismes et, si possible, les enjeux de l'emprunt interne dans son œuvre historique et oratoire.

Afin de mettre en évidence le réseau d'épithètes que tisse Nicétas autour d'Hélène de Troie, il faut commencer à rebours, c'est-à-dire par un des derniers textes de Nicétas Chôniatès, le *De signis*³¹, et précisément par la description qui s'y trouve d'une Hélène de Troie en bronze. Le fait de commencer par ce dernier texte se justifie par la place particulière qu'occupe le *De signis* dans les strates de rédaction de l'œuvre nicétéenne et, *in fine*, dans l'économie générale de celle-ci. De fait, sans entrer dans le détail des études ecdotiques et paléographiques³², il semblerait bien que le *De signis* soit un opuscule autonome composé à la même date que le quatrième remaniement de l'*Histoire* et que la version unique de la *Panoplie dogmatique*. Ce fait ne correspond pas simplement au moment où, dans les années 1206-1208, Nicétas, en exil à Nicée, est exclu de la vie politique, mais plus encore à un moment où Nicétas, semblant avoir perdu tout espoir de trouver un poste à la cour de Nicée, se tourne vers la cour d'Épire, l'autre des trois despotats grecs qui se revendiquent héritiers de la puissance byzantine dans les années qui suivent la fondation de l'Empire latin³³. De fait, l'*Histoire*, le *De signis* et la *Panoplie* ont été adressés, comme le suggère le proème de la *Panoplie*³⁴, à Constantin Mésopotamitès, grand homme d'État contemporain de Nicétas et son ancien subordonné dans l'administration centrale, exilé, lui, en Épire. Ainsi, certains passages des manuscrits L et O, qui ne forment pas la version finale retenue par l'auteur avant sa mort, comportent louanges et flagorneries adressées au despote d'Épire³⁵; le *De signis* appartient précisément à ce groupe de

31. Cf. Nic. Ch., *Hist.* 647-655.

32. Voir Simpson 2006; Efthymiadis 2012.

33. Le troisième de ces « éclats d'Empire » est l'Empire de Trébizonde, satellite du royaume de Géorgie.

34. Nic. Ch., *Pan.*, 57, 16-19: ὡς μόλις τὴν συνοδίαν καὶ τὰ ὑπουργὰ μοι παιδάρᾳ διατρέφειν δύναμαι ἐν γῇ παροικῶν ἀλλοτρίᾳ καὶ πρὸς τῇ μητροπόλει Βιθυνίας Νικαίᾳ πηξάμενος μόσυνα καὶ τὸ λείπον τοῦ βίου διατοξεύων ὡς ἀχρεῖος μετανάστης καὶ ἀμεγάρτος ἐπηλύς / « comme je ne peux que difficilement pourvoir à la nourriture de ma maisonnée et de mes jeunes serviteurs, dans une terre étrangère où je demeure, proche de la métropole de Bithynie, Nicée, ayant bâti une cabane, passant le reste de ma vie comme quelque pauvre étranger et misérable réfugié ».

35. Cf., par exemple, Nic. Ch., *Hist.* 631, 16 sq. (L: om. O): ἄλλος δὲ τις ἐξ ὁσφύος φῶς Ἰωάννου τοῦ σεβαστοκράτορος, ὅστις θεῖος ἦν πρὸς πατρός Ἰσακίου καὶ Ἀλεξίου τῶν ὁμογνίων αὐτοκρατόρων Ῥωμαίων, τὰ περὶ Νικόπολιν χειρίζων καὶ τὸν ποταμὸν Ἀχελῶων, οὐδὲ οὗτος ἀγεννῶς ἀντεφέρετο τοῖς Λατίνοις ἀλλὰ καὶ μάλα γενναίως, καταχθεῖσιν εἰς τὸ Δυρράχιον καὶ χωροῦσιν ἐς τὰ πρόσω / « Il y avait un autre [seigneur], rejeton des reines du sébastocrator Jean, qui était l'oncle paternel d'Isaac et d'Alexis, frères et autocrates des Romains: ayant pouvoir sur la région de Nikopolis et du fleuve Achéloüs, il se portait, non sans bravoure, mais au contraire avec courage, contre les Latins, qui avaient abordé à Dyrrachium et menaient campagne plus avant ».

manuscripts, et son propos violemment anti-latin trouve un écho fort dans les deux livres *Kata Latinôn*, composés, selon toute vraisemblance, par Nicétas lui-même afin de compléter la *Panoplie* d'Euthyme Zigabène. En conséquence de quoi, le *De signis* occupe une fonction capitale du corpus de Nicétas en ce qu'il pourrait en être la clef de voûte, à la fois comme résumé des événements récents, épitomé des événements passés et allégorie de l'Histoire, outre qu'il est un morceau de haute littérature, comme – semble-t-il – la littérature byzantine n'osera plus en composer.

Dans ce texte, la description de l'Hélène de bronze s'ouvre ainsi³⁶:

Τί δέ ἡ λευκώλενος Ἑλένη καλλίσφυρός τε καὶ δολιχόδειρος, ἡ τὸ Πανελλήνιον ἐς Τροίαν ἀθροίσασα καὶ καθελοῦσα Τροίαν, ἐκ δὲ ταύτης προσοκειλάσα Νειλῷ κάκειθεν αὐτὴς ἐς ἦθη τὰ Λακῶνων ἐπαναλύσασα χρόνιος; ἄρ' ἐμείλιξε τοὺς δυσμελείκτους; ἄρ' ἐμάλθαξε τοὺς σιδηρόπρυνας; οὐμενοῦν οὐδ' ὅλως τοιοῦτον τι δεδύνηται ἡ πάντα θεατὴν τῷ κάλλει δουλαγωγήσασα, καίπερ ἐστολισμένη θεατρικῶς καὶ δροσώδης ὀρωμένη κὰν τῷ χαλκῷ καὶ ὑγραινομένη πρὸς ἔρωτα τῷ χιτῶνι, τῷ κρηδέμνῳ, τῇ στεφάνῃ καὶ τῷ πλοχμῷ τῶν τριχῶν· ὁ μὲν γὰρ ἀραχνίων λεπτότερος ἦν, τὸ δὲ δαιδάλεον ἐπανεκίετο, ἡ δὲ διέδει το μέτωπον χρυσοῦ καὶ τιμαλῶν λίθων ὑποκρινομένη διαύγειαν, ὁ δὲ τὸ τῆς κόμης κεχυμένον καὶ διασοβούμενον πνεύμασιν ὀπισθίῳ δεσμεύματι περιέσφιγγεν ἕως κνημῶν ἐκτεινόμενον. [...] Ἄλλ' ὦ Τυνδαρίς Ἑλένη, κάλλος αὐτόθεν καλόν, Ἑρώτων μόσχευμα, Ἀφροδίτης τημελούχημα, πανάριστον φύσεως δώρημα, Τρώων καὶ Ἑλλήνων βράβευμα...

Et que dire de l'Hélène aux bras blancs, aux belles chevilles et au long cou, elle qui attroupa l'ensemble des Hellènes devant Troie et qui ruina Troie, qui de celle-ci navigua vers le Nil et de là revint vers les demeures des Laconiens après un long temps? A-t-elle adouci les endurcis? Amollit-elle les cœurs d'airain? Certes non, elle ne put rien de tel, elle qui par sa beauté réduisait en esclavage tous ceux qui la contemplaient, bien qu'elle fût vêtue de manière théâtrale, qu'elle parût couverte de rosée, et que sa tunique, son voile, sa couronne et la tresse de sa chevelure fussent, quoique en bronze, humectées de manière à éveiller l'amour. Sa tunique était plus fine que soie d'araignée, son voile artistement ouvragé, sa couronne, mimant l'éclat de l'or et des pierres précieuses, ceignait son front, et la profusion, la dispersion au vent de sa chevelure, qui descendait jusqu'à ses jambes, étaient d'un nœud resserrées à l'arrière. [...] Mais ô Tyndaride Hélène, beauté spontanément belle, enfant née des Amours, pupille d'Aphrodite, de Nature don parfait, des Troyens et des Hellènes récompense...

Dans cet extrait, Nicétas décrit une Hélène de bronze qui se serait trouvée à Constantinople et que les maîtres de l'Empire latin envoyèrent à la fonderie afin d'obtenir la monnaie qui manquait à l'Empire récemment fondé. L'éditeur du texte

36. Cf. Nic. Ch., *Hist.* 652, 58-653, 4: 652, 58-69 & 75-77.

a bien remarqué que la double salve d'épithètes se retrouve dans plusieurs autres passages du corpus nicétéen³⁷ : dans la description d'une statue d'Athéna que la foule des Constantinopolitains détruit sous le deuxième règne d'Isaac II Ange³⁸, dans les portraits de trois impératrices³⁹ et d'un gouverneur de Thessalonique qui ne sut pas défendre la ville du pillage des Normands⁴⁰.

Parmi ces extraits, le portrait de l'impératrice Marie d'Antioche paraît à même de mettre en lumière l'autocitation telle que Nicétas la pratique⁴¹ :

Παλλαχόθεν μὲν οὖν ἐπεφοίτων αὐτῷ καὶ γράμματα καὶ προμνώμενοι ἐκ βασιλέων, ἀπὸ ῥηγῶν καὶ δυναστῶν ἀπάσης τῆς γῆς· ὁ δὲ προέκρινεν ἀπασῶν μίαν τῶν θυγατέρων τοῦ τῆς Ἀντιοχείας σατραπεύοντος Πετεβίνου, ταύτην λέγω τὴν τῆς Κοίλης Συρίας προκαθημένην, ἣν Ὀρόντης ποτίζει καὶ καταπνέει ζέφυρος ἄνεμος. ἦν δὲ ὁ Πετεβίνος οὗτος Ἰταλιώτης μὲν τὸ γένος, ἱππότης δ' ἀκράδαντος καὶ ὑπὲρ τὸν Πριάμον ἐκείνον εὐμέλιος. στείλας οὖν ἐκ τῶν τῆς γερουσίας καὶ τὸ γένος ἐπισήμους ἄνδρας εἰσοικίζεται τὴν κόρην καὶ θύσας εἶχε τὰ γαμοδαΐσια. ἦν δὲ καλὴ τὸ εἶδος ἡ γυνή, καὶ καλὴ λίαν, καὶ ἔως σφόδρα καλὴ καὶ τὸ κάλλος ἀξύμβλητος, ὡς μῦθον εἶναι ἀτεχνῶς πρὸς αὐτὴν Ἀφροδίτην τὴν φιλομειδῇ καὶ χρυσῇν, Ἥραν τὴν λεύκωλενον καὶ βοῶπιν, καὶ τὴν δολιχόδειρον καὶ καλλίσφυρον Λάκαιναν, ἃς οἱ πάλοι διὰ τὸ κάλλος ἐθέωσαν, καὶ τὰς λοιπὰς δὲ ἀπάσας, ὅσας βίβλοι καὶ ἱστορίαι διαπρεπεῖς τὴν θέαν παραδεδώκασιν.

De toutes parts, donc, arrivèrent devant lui des lettres et des émissaires des empereurs, des rois et des seigneurs de toute la terre ; mais lui choisit entre toutes une fille du satrape poitevin d'Antioche ; je veux dire : cette Antioche qui est la capitale de la Coelé-Syrie, que baigne le fleuve Oronte et que parcourt de son souffle le vent Zéphyr. Ce Poitevin était de lignée italote, cavalier inébranlable et supérieur au fameux Priam à la bonne pique. Ayant donc invité les membres du sénat et les

37. Cf. Van Dieten 1975 b, 138-140.

38. Cf. Nic. Ch., *Hist.* 558, 46-559, 77.

39. Marie d'Antioche : Nic. Ch., *Hist.* 115, 53-116, 66 ; Agnès de France : Nic. Ch., *Hist.* 275, 12-276, 19 ; Marguerite de Hongrie : Nic. Ch., *Or.* 5, 40-25.

40. Un extrait d'une monodie dédiée par Nicétas à l'un de ses fils morts en bas âge (Nic. Ch., *Or.* 6) pourrait sembler avoir aussi sa place dans le corpus de cette étude, mais en a été exclu parce que son lien avec l'ensemble du corpus tient uniquement à l'emploi que fait l'auteur de l'expression *δρόσον ἔρωτος* « rosée d'amour », qui se trouve dans la description de l'Hélène – « couverte de rosée [...] et humectée de manière à éveiller l'amour » (καὶ δροσώδης ὀρωμένη [...]) et *ὕγραινομένη πρὸς ἔρωτα* – et dans le portrait de l'impératrice Agnès de France (Nic. Ch., *Hist.* 276, 19). Par-delà son lien avec le drapé mouillé des statues hellénistiques, il faut se souvenir que le terme *δρόσος*, par extension sémantique, signifie aussi, et ce dès Eschyle, « toute chose tendre ou délicate », comme le « petit d'un animal » (Eschyle, *Ag.* 141) : ainsi, le lien entre le fils défunt et l'impératrice n'est autre que leur prime jeunesse. De fait, Agnès de France a onze ans à l'époque où la place le portrait que fait d'elle Nicétas.

41. Cf. Nic. Ch., *Hist.* 115, 53-116, 66.

hommes des lignées les plus illustres, [Manuel Comnène] accueillit dans son foyer la jeune fille et célébra les rites des épousailles. Son corps était beau et elle était belle, cette femme, et vraiment belle, belle jusqu'au plus haut degré, d'une beauté sans exemple, si bien que, auprès d'elle, étaient de vraies fables l'Aphrodite d'or et amie des sourires, l'Héra aux bras blancs et aux yeux de génisse, et la Laconienne au long cou et aux belles chevilles, que les Anciens pour leur beauté divinisèrent, ainsi que toutes les autres femmes dont les livres et les Histoires nous ont transmis la beauté remarquable.

Comme l'Hélène de bronze, Marie d'Antioche est λευκώλενος, « aux bras blancs », δολιχόχειρος, « au long cou », et καλλίσφυρος, « aux belles chevilles » ; et toutes deux ont en commun leur lien à Aphrodite – l'impératrice lui étant comparée, la reine de Sparte en étant la pupille (Ἀφροδίτης τιμηλούχμηα). On remarquera aussi qu'Hélène fait voile vers « les demeures des Laconiens » et que Marie est dite semblable à « la déesse de Laconie »⁴². Sans doute cette comparaison à un ensemble de déesses n'est-elle pas sans lien avec les hexamètres iliadiques qui closent la description de l'Hélène nicétéenne⁴³ :

Rien d'étonnant, si Troyens et Argiens aux bonnes jambières,
pour une telle femme, endurent de longues souffrances.
Elle ressemble terriblement aux divines déesses.

Mais au-delà, force est de constater que le réseau d'images et de références est alourdi à l'envi par l'auteur et que, si l'on garde pour critère de recherche que le but poursuivi n'est pas le but avoué, l'insistance sur la beauté de la nouvelle impératrice devient suspecte. Certes, cette emphase a de quoi faire songer aux hyperboles qu'Homère, Gorgias ou Isocrate appliquèrent à la beauté de la reine de Sparte, mais la trop grande proximité des éléments mythographiques dans les deux *ekphraseis* nicétéennes agit à notre sens comme autant de signes, sinon de signaux, qui soulignent que le message est autre.

Ainsi, à la lecture du portrait de Marie d'Antioche, s'en tenir à une collection de *topoi* ne saurait être pertinent : Aphrodite, Héra, Artémis sont trois déesses qui, quoiqu'elles surpassent les mortelles en beauté, n'ont rien à voir l'une avec l'autre – la première étant une déesse, dans sa nature même, sexuée, la seconde étant sexuée mais liée au foyer fondé sous le joug du mariage, et la troisième étant, dans sa nature même, vierge. Il en résulte un portrait impossible. Par ailleurs, le lien

42. Sans doute Artémis Orthia. Il est intéressant de noter que la « Laconienne » sert à désigner de manière toujours péjorative Hélène de Troie : dans la bouche de Ménélas (Eur., *Troy.*, 869-871), dans Alexis, *Enlèvement d'Hélène*, frg. 42 K.-A. et chez les poètes latins (Horace, *Odes*, III, 3, 25 ; Prop., II, 15, 13).

43. Cf. Nic. Ch., *Hist.* 653, 2-4 : Homère, *Il.* 3, 156-158 (trad. Brunet 2011, 88).

avec l'univers épique est renforcé par le fait que le père de Marie d'Antioche est dit « surpassant Priam à la bonne lance ». Cette référence, à nouveau, ne saurait être innocente, puisque l'adjonction de cette épithète *ἐὺμμελῆς*, « à la bonne lance », ne se trouve qu'une fois dans tout le corpus homérique pour caractériser, de manière métonymique, Priam : au chant 6 de l'*Iliade*, v. 449. Ce chant est précisément celui dans lequel Andromaque, dans un discours particulièrement émouvant, supplie Hector de ne pas partir au combat, et les deux époux comprennent que la mort est le destin d'Hector et l'esclavage, le sort d'Andromaque. Plus encore, l'épithète se trouve dans ces vers prophétiques du prince troyen⁴⁴ :

Εὖ γὰρ ἐγὼ τόδε οἶδα κατὰ φρένα καὶ κατὰ θυμόν·
ἔσσειται ἡμαρ ὅτ' ἄν ποτ' ὀλώλῃ Ἴλιος ἱρὴ
καὶ Πριάμιος καὶ λαὸς ἐὺμμελίῳ Πριάμοιο

Certes, je sais bien ceci dans mon cœur, dans mon âme :
viendra le jour où sera détruite Ilios, ville sainte,
et Priam à la lance vaillante ainsi que son peuple.

La référence éclaire d'un coup le portrait élogieux de Marie d'Antioche d'une « obscure clarté » : sous le couvert d'élogieuses hyperboles, Nicétas masque en réalité un message qui ne se peut comprendre qu'à condition de faire, à partir d'une unique mention, le lien avec l'ensemble de la référence cachée derrière. Le message, si l'on s'en tient à la prophétie d'Hector, paraît bien être que Marie d'Antioche porte en elle les germes du malheur.

Ce lien avec la figure d'Hélène, comme néfaste puissance, instrument du destin, conduit à regarder d'un autre œil et à réévaluer les portraits composés par Nicétas pour les impératrices. Parmi ces portraits, celui d'Agnès de France⁴⁵ présente le lien le plus ténu avec le reste de notre corpus, car seul le syntagme *δρόσος ἔρωτος*, « rosée d'amour », semble renvoyer à l'Hélène de bronze. Toutefois, si le lien est ténu, il n'en existe pas moins. Agnès de France semble, par cette autocitation, frappée, quoique de manière moins forte que Marie d'Antioche, de l'image funeste d'Hélène. Aussi n'est-il pas sans pertinence de relire l'épithalame qu'écrivit Chôniatès pour les noces d'Isaac II et de Marguerite de Hongrie, malgré le contexte très officiel et très ritualisé de sa rédaction, sous ce jour herméneutique. De toute évidence, ce discours est, si l'on se fie aux connaissances actuelles sur les strates de composition

44. Cf. Homère, *Il.* 6, 447-449 (trad. Brunet 2011, 155 modifiée).

45. Cf. Nic. Ch., *Hist.* 275, 12-276, 19, et surtout 275, 17-276, 19 : ὁ ὑπέρωρος τὴν ἡλικίαν τὴν ὀρθοτίθειον νεάνιδα, ὁ ῥικνὸς καὶ χαλαρὸς τὴν ῥοδοδάκτυλον καὶ **δρόσον ἔρωτος** στάζουσιν / « [il se permit de coucher dans son lit,] lui, qui a dépassé toute saison, une fillette en âge d'être à bon droit à la mamelle, lui, décharné et flasque, une jeune fille aux doigts de rose et d'une **rosée d'amour** perlée ». La monographie de P. Cesaretti consacrée à Agnès de France permet de replacer en contexte les remarques de Nicétas : voir Cesaretti 2006.

des différents textes de Nicétas⁴⁶, le texte source, l'hypotexte, auquel Nicétas emprunte la description de Marie d'Antioche :

Καλὴ μὲν οὖν ἡ νυμφευομένη σοι νεᾶνις, ὦ βασιλεῦ, καὶ δι' ἅπερ ὁ λόγος εἵρηκεν οὐ γὰρ βοῶπις μόνον καὶ χρυσεὶ τὸ εἶδος καὶ δολιχόδειρος, ταῦτα δὴ ἅ ταῖς ἐαυτῶν θεαίναις Ἑλληνες ἐπεφήμιζον, ἀλλ' ὅλη καλὴ καὶ ἕως σφόδρα καλὴ κὰν τῷ κάλλει πασῶν βασιλεύουσα, καλλίστη δὲ καὶ ὅτι σοι παρέστη ἐκ δεξιῶν [...].

Belle est donc ta jeune épousée, ô empereur, et c'est pour cette raison précisément que le discours l'a ainsi nommée – car elle n'est pas seulement « aux yeux de génisse », « d'une apparence d'or » et « au long cou » – ces épithètes bien connues qu'aux déités les Hellènes assignèrent –, mais au contraire « entièrement belle », « belle jusqu'au plus haut degré », et, en matière de beauté, de toutes elle est l'impératrice –, d'autre part, elle est aussi la plus belle parce qu'elle se tient à ta droite [...]⁴⁷.

Les éléments communs avec le portrait de Marie d'Antioche sont aisément repérables : βοῶπις, δολιχόδειρος, ἕως σφόδρα καλὴ. Le syntagme ἕως σφόδρα καλὴ fait l'objet d'un traitement particulier par l'auteur, puisqu'il est d'abord démultiplié dans l'*ekphrasis* d'Hélène, puis condensé sous la forme κάλλος αὐτόθεν καλόν, « beauté spontanément belle », tandis que dans l'*ekphrasis* de Marie d'Antioche, il est développé sous la forme « Elle était belle de corps, cette femme, et vraiment belle, belle jusqu'au plus haut degré, et d'une beauté sans exemple ».

Dans ces trois *ekphrasis*, le point commun n'est pas l'hyperbole, ce qui serait s'en tenir à la surface du texte, mais bien le fait que ces hyperboles font faire du « sur-place » à la description, sans jamais rien lui ajouter. On pourrait parler de « *stasis* ekphrastique » : sorte de suspension de la description dans le concept pur – en l'occurrence, celui de beauté. L'ironie de Nicétas, bien étudiée par I. Lubarskij⁴⁸, passe par ce genre de procédé linguistique – il suffit de penser à la présence du ταῦτα δὴ, traduit par « [épithètes] bien connues », puisque cette particule a souvent un sens ironique en grec classique – et force est de constater, par ailleurs, qu'il n'y a rien de flatteur à faire le portrait de quelqu'un en répétant plusieurs fois de suite la même chose !

De plus, Marie d'Antioche et Marguerite de Hongrie ont ceci de semblable que Nicétas prend soin de signaler que les deux impératrices sont liées à l'Italie. Marguerite descend ainsi de Jules César et d'Auguste⁴⁹ :

Ἀναφέρει γὰρ τὰς πρώτας τοῦ γένους καταβολὰς ἐς Καίσαρα καὶ Ἰουλίους καὶ Αὐγούστους τοὺς μοναρχήσαντας [...].

46. Voir Simpson 2006 ; Efthymiadis 2012.

47. Cf. Nic. Ch., Or. 5, 40, 25-29.

48. Voir Lubarskij 2004.

49. Cf. Nic. Ch., Or. 5, 40, 17-19.

De fait, son ascendance remonte à la première lignée de la race issue de Jules César et d'Auguste, qui régnèrent en monarques [...].

Ce détail pare certes la nouvelle épousée d'une ascendance impériale et romaine, c'est-à-dire byzantine (Ῥωμαῖος), mais plus encore d'une ascendance ancrée dans l'époque *latine* de l'Empire romain. Le fait devient intéressant quand on sait que la dynastie hongroise dont est issue Marguerite, celle des Arpad, d'ascendance hunique, semble s'être donnée comme héritière d'Attila⁵⁰. Quant à Marie d'Antioche, elle a pour père, selon Nicétas, un seigneur « de lignée italiote » (οὗτος Ἰταλιώτης μὲν τὸ γένος). Or, Raymond de Poitiers, le père de Marie d'Antioche, n'a aucun lien de sang avec l'Italie. Plutôt que de supposer une erreur de l'historien ou une hyperbole de rhéteur, il semble nécessaire d'interpréter cette précision de Nicétas à travers le prisme de la comparaison de Raymond de Poitiers avec Priam « à la bonne pique », pour une raison qui est, comme le dit bien Nicétas Chôniatès, dans « les livres et les histoires », à savoir que la descendance de Priam, selon Virgile, s'est installée en Italie. Ce faisant, le mythe de la fondation de Rome, agissant à la fois comme étiologie des peuples latins et comme *posthomeric*, est donné par l'historien comme paramètre herméneutique des événements qui lui sont peu ou prou contemporains.

C'est pourquoi, si nous revenons au début de cette étude, il n'est pas improbable de supposer que l'auditoire de Nicétas a bien à l'esprit, en entendant parler des déprédations des nouveaux maîtres de Constantinople en 1206, que la croisade est partie d'Occident, guidée par Venise : la croisade est par essence *latine*. Toutefois, une telle précision prend une dimension herméneutique et historiographique nouvelle dans le récit nicétéen, car l'auteur, par l'intermédiaire du *De signis*, nous invite à dessiner avec lui un cercle historique dont la figure d'Hélène de Troie est le pivot, et dont la guerre de Troie est à la fois origine et aboutissement. Dans l'*ekphrasis* d'Hélène, la confirmation est explicite⁵¹ :

Οἶμαί σοι ταῖς Μοίραις πέπρωται τῇ τοῦ πυρὸς ὑποπεσεῖν ἔρωϊ, μὴδ' ἐν εἰκόνι παυσαμένην ἀνακάειν τοὺς ὀρώντας εἰς ἔρωτας· εἶπον δ' ἂν ὡς καὶ ἀντίποινα τοῦ τὴν Τροίαν ἡθαλώσθαι πυρὶ ταῖς σαῖς σχετλίως φρυκτευθέντι φιλότησιν οἱ Αἰνειάδαι οὔτοι πυρὶ σε κατέκριναν.

Je pense que pour toi les Destinées ont d'avance ordonné que tu fusses soumise au désir des flammes, toi qui n'as pas cessé, en ton image, de consumer ceux qui te voient d'un amoureux désir. J'aurais pu dire que c'est **en punition de Troie réduite**

50. On se reportera aux deux sommes historiques composées à la cour des Arpad aux XII^e et XIII^e siècles : la *Gesta Hungarorum* de l'Anonyme du XII^e siècle et, du chroniqueur du XIII^e siècle Simon de Kéza, la *Gesta Hunnorum et Hungarorum*.

51. Cf. Nic. Ch., *Hist.* 652, 79-83.

en cendres par un feu allumé de funeste manière par tes amours que **ces fils d'Énée te condamneront aux flammes**.

En nommant les Latins de la croisade « descendants d'Énée », et en soulignant que ceux-ci sont venus se venger de Troie réduite en cendres bien des siècles plus tôt, l'auteur ancre l'Histoire, à la fois en tant que domaine de la pensée et composition littéraire, dans un récit plus vaste, parfaitement structuré et d'où le Hasard est totalement absent. Ce faisant, l'Histoire de Chôniatès n'est pas linéaire mais cyclique. Cyclique au point que l'on peut, autour de la Méditerranée et à travers les âges, dessiner un cercle qui partirait de Grèce, irait en Troade, passerait par le Latium, et se rebouclerait en quittant le Latium pour l'Hellespont. Dans ce cercle, trois jalons : Troie, métropole originelle, Rome, fille de Troie, et Constantinople, fille de Rome. Ce mouvement qui oscille, pour nous modernes, entre le mythique et l'historique semble pour le Byzantin très « réel » : après tout, seule une rive sépare l'ancienne Byzance de l'Ilion antique⁵².

Ce fait serait corroboré par les liens d'intratextualité qu'entretient l'*ekphrasis* d'Hélène avec l'*ekphrasis* de l'Athéna qui se trouvait à Constantinople⁵³. Plus encore, T. Papamastorakis⁵⁴ a judicieusement remarqué que les trois premières statues qui ouvrent le *De signis* sont une Héra, une Aphrodite tenant la pomme de Discorde et un Pâris⁵⁵, et que l'Hélène ferme, à quelque chose près, le *De signis*, faisant ainsi du Jugement de Pâris un motif central de l'opuscule, que le lecteur est invité, en gardant en mémoire l'Athéna, détruite en 1203, que Nicétas décrit dans sa chronique, à interpréter comme la cause de la croisade qui a frappé l'Empire⁵⁶.

Toutefois, ce cercle n'est pas seulement cycle, il est aussi ruban de Möbius⁵⁷. Par un mouvement de torsion, la face antique regarde en miroir la face médiévale,

52. Voir Dagron 1974, 29-30 & 542; Dagron 1984, 68-69 & 325; Shawcross 2003, pour une bibliographie étendue de la place et des enjeux du mythe troyen dans l'historiographie latine et byzantine pré- et post-1204, et notamment 147-148 pour l'âge comnène.

53. Cf. Nic. Ch., *Hist.* 558, 47-77 : de fait, de nombreux emprunts internes se lisent au fil de cette *ekphrasis*, au point que l'on peut affirmer que la destruction de l'Athéna de bronze, véritable double de l'Hélène du *De signis*, « joue » par avance la destruction de cette dernière.

54. Voir Papamastorakis 2009.

55. Cf. Nic. Ch., *Hist.* 648, 38-43.

56. Voir Papamastorakis 2009, 214. L'Éros, en tant qu'une des puissances motrices de l'Histoire, paraît ne pas devoir être négligé si l'on veut saisir la méthode historiographique de Nicétas : voir Bourbouhakis 2009, 213-214 ; mais il semble avant tout une puissance néfaste ; voir, par exemple, l'analyse de la grandeur et de la misère d'Andronic I^{er} Comnène en tant que serviteur de son insatiable désir dans Bourbouhakis 2009, 219-231.

57. En 1858, August Ferdinand Möbius et Jonathan Listing présentent à l'Académie des Sciences de Paris une figure géométrique qui est homéomorphe à un cercle ; c'est-à-dire que ce « ruban » ou

et la figure d'Hélène prend alors tout son sens dans ce mouvement de torsion des deux pans du ruban, en tant que *καταστροφή* : si les Troyens, en leur temps, ont accueilli parmi eux une étrangère qui a provoqué leur perte, il faut supposer que les Byzantins, au XII^e siècle, ont accueilli parmi eux une étrangère qui a provoqué leur propre perte⁵⁸. Faut-il penser à Marie d'Antioche, à Agnès de France ou à Marguerite de Hongrie ? Le plus probable est que les trois sont en cause : toutes trois étrangères, occidentales, et donc latines, elles forment une image éclatée, mais répétée, d'Hélène⁵⁹. Ce réseau de signes se resserre d'autant plus si l'on garde en mémoire que, historiquement, Marguerite fut rebaptisée par les Byzantins « Marie »⁶⁰, faisant d'elle un double de Marie d'Antioche, qui, elle, lors de sa régence, prit le nom de... *Xénè*, « l'Étrangère »⁶¹.

Si, dans l'ordre chronologique de composition, le portrait de Marie de Hongrie, la dernière impératrice régnante avant 1204, semble avoir été écrit en premier, puisque son portrait dans l'*Épithalame* date des premières charges auliques de Nicétas, et si, par voie de conséquence, les autres portraits d'impératrice entretiennent un lien « génétique » ou « hypertextuel » avec celui-là, il n'en faut pourtant pas oublier que tous trois trouvent leurs clefs de lecture dans l'*ekphrasis* de l'Hélène de bronze. Cette description, composée la dernière, condense, sans lien avec la tradition, des épithètes homériques qui ne sont pas celles de l'Hélène de l'épopée. Mais si cette Hélène nicétéenne agit déjà en soi comme signe, il semble nécessaire d'adjoindre à l'interprétation l'autocitation comme critère herméneutique, afin de mettre en évidence les mécanismes à l'œuvre dans ces textes, mais aussi le double enjeu de ces textes : signaler d'une part que la prise de Constantinople rejoue – mais dans un miroir inversé – la Guerre de Troie, et d'autre part, et en conséquence de quoi, la possibilité d'une renaissance – si Énée a pu s'enfuir de Troie, pourquoi un Byzantin ne pourrait-il pas refonder une troisième Rome ?

Du point de vue de l'anthropologie ou de l'histoire des idées, Nicétas Chôniatès se signale comme paradigme d'une civilisation de l'analogie : pour qu'une réalité soit possible, elle se doit d'avoir déjà existé. Ce schème de pensée, dans lequel la

« boucle » possède une seule face, comme un cercle, et non deux, contrairement à un ruban classique. Kaldellis 2009 a bien vu que le « renversement » était constitutif de la pensée nicétéenne.

58. N'oublions pas que, selon une version du mythe conservée chez Callimaque (*Hymnes*, III, 232 [*à Artémis*]), Hélène est la fille, non de Zeus, mais de Némésis...

59. Le « paradigme épique » semble extensible à l'ensemble des événements et des personnages historiques de l'Histoire ; par exemple, Andronic I^{er} Comnène est donné pour un second Ulysse par Nicétas : voir Saxey 2009.

60. Cf. Nic. Ch., *Hist.* 598, 5.

61. Voir ODB 1991, s.v. « Maria of Antioch ». Le lien entre les deux impératrices est d'autant plus fort que la mère de Marguerite de Hongrie était la demi-sœur de Marie d'Antioche.

Tychè assume son double sens antique et médiéval de Fortune et de Providence, prend sa pleine expression dans la méthode historiographique de Nicétas : la Fortune humaine semble être le versant « myope » de la Providence divine, car l'être humain ne peut, à son échelle, saisir l'immensité du plan divin. En ce sens, les liens intratextuels qu'entretient le corpus de cette étude avec le portrait du gouverneur de Thessalonique, David Comnène, lequel ne sut pas défendre en 1185 la deuxième ville de l'Empire du sac des Normands, fournissent matière à affiner notre connaissance de la méthode historiographique de Nicétas⁶² :

Τοίνυν οὐδενὶ τῶν ἀπάντων ὥπτο πανοπλίαν ἀμφιασάμενος, ἀλλ' ἀπέιχε κράνους καὶ θώρακος καὶ κνημίδων καὶ θυρεοῦ κατὰ τὰς ἐσκιατραφημένας τῶν γυναικῶν καὶ μηδὲν εἰδυίας πλέον γυναικωνίτιδος καὶ περιήει τὴν πόλιν ἡμιόνῳ ἔποχος μετ' ἀναξυρίδος συνεπτυγμένης **ὀπισθίῳ δεσμεύματι** καὶ πεδίλων κομψῶν ἐστιγμένων χρυσῶ ἐς αὐτὸν ἀποληγόντων ἀστράγαλον.

Ainsi, aucun de tous ceux qui furent là ne le vit avec une armure entourant ses épaules, mais au contraire il repoussait le casque, la cuirasse, les cnémides et l'écu, à l'instar des femmes élevées dans l'ombre des demeures et qui ne connaissent rien d'autre que le gynécée, et il faisait le tour de la ville, monté sur une mule, avec des pantalons bouffants, liés ensemble à l'arrière d'un nœud, et avec d'élégants brodequins piquetés d'or s'arrêtant à la cheville.

Dans ce portrait, lié à celui de l'Hélène de bronze par le syntagme *ὀπισθίῳ δεσμεύματι*, tout le travail de l'auteur consiste à faire de David Comnène un homme particulièrement efféminé⁶³. Il s'agit bien entendu d'une attaque éthique contre un aristocrate qui n'a pas su protéger la ville dont il avait la charge, mais à regarder de plus près la description de la prise de Thessalonique⁶⁴, force est de constater qu'elle est une manière de jouer par avance la prise de Constantinople en 1204⁶⁵ – et à nouveau, l'analyse de l'autocitation comme critère herméneutique se révélerait, dans ce cas, féconde. Si, arrivé au terme de cet article, il ne convient pas de se lancer dans l'étude de points précis, il convient néanmoins de noter que le caractère efféminé du gouverneur est, dans ce portrait, bien plus lié à Aphrodite qu'à Hélène : comme la déesse, le gouverneur marche « avec des brodequins d'or »⁶⁶, mais attendu que

62. Cf. Nic. Ch., *Hist.* 297, 15-299, 44.

63. Plus largement, le portrait-charge s'étend sur Nic. Ch., *Hist.* 297, 5-298, 42. Il est intéressant de noter que David est l'écho anticipé de l'effémination d'Andronic I^{er}, son maître, lorsque celui-ci sera déposé et mis aux fers : voir Efthymiadis 2009 b, 109 sq.

64. Cf. Nic. Ch., *Hist.* 299, 43-302, 43.

65. Et par ailleurs, aussi par écho, une nouvelle *Illiade* : Τὰ δ' ἐπὶ τούτοις γεγενημένα ἄλλη τις ἐστὶν Ἰλιάς / « Les événements qui arrivèrent après ceux-là [sc. l'assaut de Thessalonique] sont une autre *Illiade* » (Nic. Ch., *Hist.* 299, 43).

66. Sappho, frg. 103, 13 (Lobel & Page 1963, 85).

l'identification entre la déesse et Hélène fut tôt établie par les Anciens, la première étant le versant terrestre de la seconde, la place et le rôle d'Aphrodite dans l'œuvre historique de Nicéas, comme versant funeste de la Tychè, mériteraient sans doute d'être attentivement évalués : après tout, Aphrodite n'est-elle pas la mère d'Énée ?

Stanislas KUTTNER-HOMS

Centre Michel de Boüard – CRAHAM (UMR 6273)

Université de Caen Basse-Normandie

Références bibliographiques

Auteurs

HOMÈRE (Brunet 2011), *Homère : L'Iliade*, P. Brunet (éd. et trad.), Paris, Éditions du Seuil.

Manuel II Paléologue

The Letters of Manuel Palaeologus (Dennis 1977), G.T. Dennis (éd. et trad.), Washington, Dumbarton Oaks Center (Dumbarton Oaks Texts ; 4 / CFHB ; 8).

Nicéas Chôniatès

Nicetae Choniatae Thesaurus orthodoxae fidei (Migne 1887), J.-P. Migne (éd.), Paris, in PG 139-140.

Nicetae Choniatae Orationes et Epistulae (Van Dieten 1972), J.L. Van Dieten (éd.), Berlin, W. de Gruyter (CFHB. Series Berolinensis ; 3).

Nicetae Choniatae Historia (Van Dieten 1975 a), J.L. Van Dieten (éd.), Berlin, W. de Gruyter (CFHB. Series Berolinensis. 11 / 1).

Nicetae Choniatae Historia (Van Dieten 1975 b), J.L. Van Dieten (éd.), Berlin, W. de Gruyter (CFHB. Series Berolinensis ; 11 / 2).

SAPPHO (Lobel & Page 1963), *Poetarum Lesbiorum Fragmenta*, E. Lobel, D. Page (éd.), 2^e éd., Oxford, Clarendon Press (1^{re} éd. : 1955).

Études

AUERBACH E. (2004), *Le Haut Langage : langage littéraire et public dans l'Antiquité latine tardive et au Moyen Âge*, Paris, Belin (L'extrême contemporain) (traduit de l'allemand : *Literatursprache und Publikum in der lateinischen Spätantike und im Mittelalter*, Berne, Francke Verlag, 1958).

- BOURBOUHAKIS E.C. (2009), « Exchanging the Devices of Ares for the Delights of the Eros: Erotic Misadventures and the History of Niketas Choniates », in *Plotting with Eros: Essays on the Poetics of Love and the Erotics of Reading*, I. Nilsson (éd.), Copenhagen, Museum Tusculanum Press, Université de Copenhague, p. 213-234.
- CESARETTI P. (2006), *L'impero perduto. Vita di Anna di Bisanzio, una sovrana tra Oriente e Occidente*, Milan, Mondadori (Le Scie).
- CHIRON P. (2003 a), « Le *logos eskhèmatisménos* ou discours figuré », in *La parole polémique*, G. Declercq, M. Murat et J. Dangel (dir.), Paris, Honoré Champion (Colloques, congrès et conférences. Époque moderne et contemporaine), p. 223-254.
- CHIRON P. (2003 b), « Les rapports entre persuasion et manipulation dans la théorie rhétorique du discours figuré », in *Argumentation et discours politique*, S. Bonnafous, P. Chiron, D. Ducard et C. Lévy (éd.), Rennes, Presses universitaires de Rennes (Res Publica), p. 165-174.
- DAGRON G. (1974), *Naissance d'une capitale: Constantinople et ses institutions de 330 à 451*, Paris, PUF (Bibliothèque byzantine. Études ; 7).
- DAGRON G. (1984), *Constantinople imaginaire. Études sur le recueil des « Patria »*, Paris, PUF (Bibliothèque byzantine. Études ; 8).
- DÄLLENBACH L. (1977), *Le récit spéculaire. Essai sur la mise en abyme*, Paris, Éditions du Seuil (Poétique).
- DAVIS J. (2003), « Manuel II Palaeologus' A Depiction of Spring in a Dyed, Woven Hanging », in *Porphyrogenita. Essays on the History and Literature of Byzantium and the Latin East in Honour of Julian Chrysostomides*, C. Dendrinos, J. Harris, E. Harvalia-Crook et J. Herrin (éd.), Aldershot, Ashgate – Londres, University of London, King's College, The Hellenic Institute (Publications of the Centre for Hellenic Studies), p. 411-421.
- EFTHYMIADIS S. (2009 a), « Niketas Choniates: the Writer », in Simpson & Efthymiadis 2009, p. 35-58.
- EFTHYMIADIS S. (2009 b), « Greek and Biblical Exempla in the Service of an Artful Writer », in Simpson & Efthymiadis 2009, p. 101-119.
- EFTHYMIADIS S. (2012), « Quand Nicétas Chôniatès a pris la plume : la genèse d'une œuvre historiographique », in *La face cachée de la littérature byzantine : le texte en tant que message immédiat* (Actes du colloque international de Paris, 5-7 juin 2008), P. Odorico (éd.), Paris, Centre d'études byzantines, néo-helléniques et sud-est européennes – EHESS (Dossiers byzantins ; 11), p. 221-236.
- FITCH B.T. (1983), « L'intra-intertextualité interlinguistique de Beckett : la problématique de la traduction de soi », *Texte*, 2, p. 85-100.
- GENETTE G. (1982), *Palimpsestes : la littérature au second degré*, Paris, Éditions du Seuil (Poétique ; 33 [= Points. Essais ; 257]).

- JAKOBSON R. (1963), *Essais de linguistique générale*, Paris, Éditions de Minuit (Arguments; 14 [= Reprise; 5 (2003)]).
- KALDELLIS A. (2004), *Procopius of Caesarea. Tyranny, History, and Philosophy at the End of Antiquity*, Philadelphie, University of Pennsylvania Press.
- KALDELLIS A. (2009), « Paradox, Reversal and the Meaning of History », in Simpson & Efthymiadis 2009, p. 75-100.
- KAZHDAN A. (1995), « Innovation in Byzantium », in *Originality in Byzantine Literature, Art and Music*, A.R. Littlewood (éd.), Oxford, Oxbow Books (Oxbow Monographs), p. 1-14.
- LIMAT-LETELLIER N., MIGUET-OLLAGNIER M. (éd.) (1998), *L'intertextualité*, Besançon, Annales littéraires de l'université de Franche-Comté.
- LOPEZ MUÑOZ J.M. (2006), « L'auto-citation comme stratégie de persuasion à la limite de l'irresponsabilité. Étude de l'effet d'impartialité obtenu au moyen de l'effacement énonciatif dans les forums de presse », *Semen*, 22, p. 161-176 [en ligne; consulté le 1^{er} mars 2013].
- LUBARSKIJ I. (2004), « Byzantine Irony: the Example of Niketas Choniates », in *Το βυζάντιο ώριμο για αλλαγές: Επιλογές, ευαισθησίες και τρόποι έκφρασης από τον ενδέκατο στον δέκατο πέμπτο αιώνα*, C. Angelidi (éd.), Athènes, Εθνικό Ίδρυμα Ερευνών-Ινστιτούτο Βυζαντινών Ερευνών, p. 287-298.
- LÜNEBURG A. (1888), *De Ovidio sui imitatore*, Iéna, H. Pohle.
- NORDEN E. (1986), *La prosa d'arte antica: dal VI secolo A.C. all'età della Rinascenza*, Rome – Salerne (Studi e saggi. Fuori collana) (traduit de l'allemand: *Die antike Kunstprosa vom VI. Jahrhundert v. Chr. bis in die Zeit der Renaissance*, Leipzig – Berlin, B.G. Teubner, 1915).
- The Oxford Dictionary of Byzantium (ODB 1991)*, A. Kazhdan (dir.), New York – Oxford, Oxford University Press.
- PAPAMASTORAKIS T. (2009), « Interpreting the *De signis* of Niketas Choniates », in Simpson & Efthymiadis 2009, p. 209-223.
- PERNOT L. (2008), « Les faux-semblants de la rhétorique grecque », in *République des Lettres, République des arts. Mélanges en l'honneur de Marc Fumaroli*, C. Mouchel, C. Nativel (éd.), Genève, Droz (Travaux d'humanisme et Renaissance; 445), p. 427-450.
- RAKOTONOELINA F. (2006), « Le signalement de l'auto-citation dans les discours scientifiques: le cas des sciences de l'information et de la communication », *Travaux de linguistique*, 52 / 1, p. 101-113.
- RICARDOU J. (éd.) (1975), *Claude Simon: analyse, théorie* (Actes du colloque de Cerisy-la-Salle, 1^{er}-8 juillet 1974), Paris, Union générale d'éditions (10-18; 945 [= *Lire Claude Simon*, J. Ricardou (dir.), Paris, Les Impressions Nouvelles, 1986]).

- SAXEY R. (2009), « The Homeric Metamorphoses of Andronikos I Komnenos », in Simpson & Efthymiadis 2009, p. 121-143.
- ŠEVČENKO I. (1981), « Levels of Style in Byzantine Prose », *Jahrbuch der Österreichischen Byzantinistik*, 31 / 1, p. 289-312.
- SHAWCROSS T. (2003), « Re-Inventing the Homeland in the Historiography of Frankish Greece. The Fourth Crusade and the Legend of the Trojan War », *Byzantine and Modern Greek Studies*, 27, p. 120-152.
- SIMPSON A.J. (2006), « Before and After 1204 : The Versions of Niketas Choniates' *Historia* », *Dumbarton Oaks Papers*, 60, p. 189-221.
- SIMPSON A.J., EFTHYMIADIS S. (éd.) (2009), *Niketas Choniates. A Historian and a Writer*, Genève, La Pomme d'Or.
- STEINRÜCK M. (2004), *Haltung und rhetorische Form : Tropen, Figuren und Rhythmus in der Prosa des Eunap von Sardes*, Hildesheim – Zurich – New York, Olms (Spudasmata ; 94).
- TRONCHET G. (2003), « Ovide lecteur d'Ovide », in *Lectures d'Ovide publiées à la mémoire de J.-P. Néraudeau*, E. Bury, M. Néraudeau (éd.), Paris, Les Belles Lettres (Romans, Essais, Poésie, Documents), p. 51-78.
- VAN DIETEN J.L. (1970), *Zur Überlieferung und Veröffentlichung der Panoplia Dogmatike des Niketas Choniates*, Amsterdam, Adolf M. Hakkert (Zetemata Byzantina ; 3).